

Didier De Brouwer

Introduction aux journées sur "Famille contemporaine et mythes individuels".

En cherchant à quelle enseigne mettre ces journées, longtemps nous avons discuté d'une formule qui fasse saillir le bord d'attaque que notre réflexion voudrait susciter. Quels sont les effets des bouleversements de la famille contemporaine dans la construction du sujet? Les travaux préparatoires furent une recherche en cercles, cercles finissant par serrer un ombilic, ombilic dans lequel se noue le destin individuel d'un enfant à ces désirs autres qui se doivent d'être "non anonymes", comme le dit Lacan dans la Note sur l'enfant ". Ce syntagme "désirs non anonymes" soulève beaucoup de questions: si le premier Autre, l'Autre maternel y est évidemment désigné, il y a aussi que ce désir autre pour le sujet en devenir est pluriel. Prudence de Lacan de ramener le complexe familial dont les places et les fonctions aurait été prédéfini, au pluriel de désirs qu'il reviendra à chaque analyse singulière de nommer.

Pluriel de la famille, pluriel des règles sociales qui en organisent les places et les nominations par lesquelles se situera le sujet. Pluriel, complexe de ce qui fait famille pour l'enfant ou plutôt de ce qui aura fait famille pour l'enfant au sens de ce qui aura construit ce familier, le "heim" pour reprendre l'expression freudienne. Ce "heim" si instable qu'il peut se renverser en "unheimlich", inquiétude de l'étrangeté, d'une non-appartenance. Quel rapport entre ce "familier" et ce qui aura fait "famille" pour un sujet? Comment tenir à l'écart ce double narcissique, "annonciateur inquiétant de la mort" selon l'expression de Freud, lié au narcissisme primaire pour Freud et aux avatars de l'imaginaire développés par Lacan dans son séminaire sur l'angoisse. Le texte freudien en noue la résurgence aux particularités du complexe paternel de Nathanaël, le héros du conte d'Hoffman. Des figures terribles l'envahissent, recouvrent la place du père mort et s'y substituent. Nouage de la castration et de la mort du père, mettant en impasse Nathanaël dans l'impossible réalisation de son désir amoureux. Ce point de nouage, le Nom-du-père, est bien l'enjeu majeur de ce qu'il revient à la famille dans toutes ses variations anthropologiques de transmettre.

Le père réel c'est le père mort pour Lacan, celui que Freud a approché par les mythes et la tragédie grecque. La culture véhicule ce fantasme que le père serait "mort". Indéfiniment s'en répand la nouvelle, comme se répandit celle de la mort du grand Pan dans cette histoire racontée par Plutarque. Y est intimé au pilote d'un navire de crier à son tour la terrible phrase que lui avait fait entendre une

voix apportée par le vent des îles. Crier à son tour pour ne pas rester encalminé, figé dans l'absence de vent, quitte à susciter la terreur de l'équipage mais gonfler les voiles et ramener le vent matérialisé par la voix qui se profère et porte en elle le lointain d'une destination, d'une adresse. Mieux vaut l'absence que le silence mortel. Répandre la nouvelle n'est-ce pas la tentative d'exorciser un réel, celui que Lacan désigne dans un au-delà du complexe d'Oedipe, celui du réel du père?

Dans le terme de "famille" il y a une tentative d'effacer, ou tout au moins de mettre à l'écart, la réalité du sexuel. Mise au pas du désir, de sa subversion toujours active venant mettre en cause tout ce qui peut en brider la quête. La "famille" entretient la fiction nécessaire d'une origine, au lieu même d'une exclusion, celle d'une scène où nous n'avons pas été et qui nous a conçue. L'originnaire du désir nous reste inaccessible, inconnaissable.

Le terme de famille dite nucléaire, dans laquelle Lacan a pu voir dans un premier temps la réalisation de ce que Durkheim appelait la "contraction" de la famille contemporaine ne porte-t-il pas en lui cet espoir touchant à l'impossible de nouer sans reste aucun le désir à la loi? Espoir déçu s'il en est dans une société où s'entend si souvent l'aspiration à "fonder une famille". Même si cet énoncé exprime souvent un attachement encore aliénant à des figures parentales idéalisées, il a au moins le mérite de poser la question de la fondation. On sait à quel point celle-ci se noue à une autre, celle de l'autorité. Les journées de Chambéry nous y ont rendus sensibles. L'autorité est le pouvoir des commencements par sa force instituante, fécondante pour en pointer la signification phallique. Peut-il y avoir reconnaissance d'un sujet-auteur de ses actes sans elle?

La place du phallus, très tôt identifiée par Lacan comme ce qui vient s'insérer en coin entre la mère et l'enfant est un "biface", le plus souvent incarné par le père mais aussi par son Nom et les règles sociales de nomination qui l'inscrivent et en situent la fonction. La famille, tant décriée il y a un siècle, creuset des névroses et condamnée sans recours dans la phrase de Gide "familles, je vous hais" comment est-elle perçue dans la clinique d'aujourd'hui? Quel impact, son rétrécissement et sa distinction de plus en plus manifeste de la lignée patronymique a-t-il sur les sujets contemporains, leurs symptômes ? Est-ce bien la *fin d'un drame psychique* comme le questionnait un assez récent numéro de la revue lacanienne (n°9 - septembre 2010). Fin d'un drame que nous pourrions vérifier dans la réalisation contemporaine du vœu meurtrier que lui adressait Gide il y a maintenant un siècle. La parenté est pourtant une donne anthropologique incontournable, elle situe l'humain, dans les maillons de la chaîne des générations, dans une communauté qui n'apparaîtrait sans elle que comme une horde ou un troupeau duquel ne se distinguerait tout au plus que le meneur. Certes il ne faut pas confondre parenté et famille, cette dernière désigne une communauté de vie aux liens plus ou moins entretissés de parenté, mais pas

nécessairement, comme son étymologie latine l'indique. La "famille" romaine est l'ensemble des "famuli", esclaves attachés à la maison du maître. Il est bon de le rappeler car il existe un penchant imaginaire de la famille qui fait équivaloir des notions bien différentes telles que lignage, transmission du nom, ou encore couple hétérosexuel et sa progéniture. L'actualité récente autour du débat sur le mariage homosexuel le manifeste avec fracas.

Que l'origine fasse invariablement l'objet d'une construction fantasmatique de l'enfance, une parenté voire une filiation imaginée, Freud nous le présente comme passage obligé dans "Le Roman familial du névrosé". Cette construction a ceci de commun avec le mythe qu'elle met en forme de parole la tentative d'accéder à une vérité. Vérité et savoir ne se recouvrent pas. "Ce point est un noeud" écrit Lacan dans "la science et la vérité", et la cause en est la révélation de l'absence du phallus maternel face à laquelle le sujet se divise. La névrose c'est la recherche d'Un désir, désir UN qui garantisse une place dans l'Autre. Cette forme de garantie exclut la prise en compte de la réalité sexuelle, celle du trois et de la dissymétrie du désir.

Créer du sujet nécessite pour qu'il s'incarne, qu'il ne soit pas confronté à un désir anonyme. Nouage au désir d'un père et d'une mère dans notre sphère culturelle, nouage à ces autres désirs qui les constituent eux-mêmes à leur insu: il faut que ce champ de l'Autre reste ouvert à du non advenu. C'est sans doute à cet endroit même que le bât blesse aujourd'hui. Marcel Gauchet, dans son article de la Revue Lacanienne déjà citée, pose la question d'une possible "aliénation de l'enfant aux origines du désir". La folie des origines, à entendre comme discours revendiquant la certitude et le savoir sur une vérité transparente du désir de ceux qui nous ont engendré et dont nous n'incarbons jamais que le reste, objet petit a, est une tendance bien contemporaine. La citation d'un passage de L'Envers de la psychanalyse exprime on ne peut plus clairement la position de Lacan concernant une ardeur trop empressée à retracer une généalogie du désir des géniteurs : "l'objet a, c'est ce que vous êtes tous, en tant que rangés là, autant de fausses-couches de ce qui a été, pour ceux qui vous ont engendrés, cause du désir. Et c'est là que vous avez à vous y retrouver, la psychanalyse vous l'apprend" (Séminaire XVII p.207). Se garantir d'un désir de l'Autre pour légitimer son existence résulte en un rejet de la contingence, exister c'est accepter de n'avoir pas choisi d'exister. "La certitude d'avoir été désiré est probablement ce qui ne se surmonte pas" avance Gauchet, aucun enfant n'atteindra la certitude qu'il est devenu celui que les parents désiraient. Cette quête pouvant tourner en revendication sans fin, une certaine pratique de l'analyse pourrait s'en montrer complice en laissant le sujet s'engluier dans sa quête d'un désir UN, scellant l'inadmissible: il n'y a pas de rapport sexuel. Cette folie des origines, que le transfert ne manque pas de mettre à jour, l'analyste doit

conduire l'analysant à s'en parer : qu'est-ce qu'une analyse si elle ne mène pas à pouvoir sortir de la famille?

Il ne s'agira pas pour nous de faire une fine analyse sociologique des bouleversements de nos systèmes de parenté, avec les redistributions de l'autorité qu'elle implique pour ses représentants légaux dans la famille. En situer le cadre légal et surtout le cadre de discours en ses termes mêmes et en ses évolutions pendant ces dernières décennies, nous a cependant paru nécessaire. A cette introduction succédera ainsi l'exposé du professeur Renchon et de Madame Cadolle, nous les remercions d'ores et déjà pour les éclairages qu'ils nous apporteront sur le cadre légal et le point de vue sociologique.

La question de l'autorité est proche des réflexions que nous souhaitons apporter. Je l'évoquais il y a quelques instants. Elle est omniprésente dans nos rencontres cliniques quotidiennes avec la famille contemporaine, que sa présence ne soit que de discours dans l'analyse d'adultes ou plus incarnée dans le cadre de notre clinique avec des enfants et des adolescents. Je vous renvoie aux fécondes journées de décembre 2012 à Chambéry intitulées "Devenir de l'autorité et enfant moderne en analyse". Permettez ici que j'en rapporte quelques échos qui ont frappé mes oreilles :

on ne peut nier une crise contemporaine de l'autorité. En France le concept même d'autorité parentale dans la Loi est visé par un amendement qui la remplacerait par un "contrat de responsabilité parentale" faisant disparaître les termes de père et de mère. Constaté cette crise de l'autorité, au sein même de l'institution familiale n'est cependant pas en appeler à une restauration nostalgique, une crise est un moment de la culture qui comporte plus de questions que de réponses. C'est à un impensé que nous faisons face, et nos questions tentent de le formuler. L'autorité ne peut se décréter, sauvagement restaurée elle n'est que le retour dans le réel de cet impensé. Ce retour dans le réel est récurrent dans l'Histoire à travers la résurgence de la personnalité glorifiée du guide suprême, retour d'un refoulé "incompris". Je vous renvoie à ce travail déjà cité à Chambéry de la philosophe Myriam Revault d'Allones dans son livre "Le Pouvoir des Commencements". Toute époque de crise comporte ce risque de voir fleurir des petits pères des peuples, retour exalté dans une communion collective des masses. L'autorité n'est pourtant pas à confondre avec le pouvoir, son efficace se situe plus dans la latence que dans la patence, elle est liée à sa force instituante, celle qui permet à un sujet de se situer à une place qu'il fait sien, dans une trame symbolique partagée.

- deuxième écho de Chambéry : on est passé à une famille presque conceptuelle...la famille comme simple agrégat d'individus qui seraient unis par "l'amour" et dont la composition peut varier. On sait ce que cette revendication d'un lien exclusivement fondé sur l'amour peut refouler de haine. L'amour comme moteur de l'autorité tend à faire oublier que celle-ci

n'est pas complète, que son pouvoir est limité, bridé comme nous le rappelait Charles Melman. Que cette incomplétude lui soit reprochée est un fait de structure, jamais le symbolique ne recouvre entièrement le champ du réel. Vouloir l'ignorer alimente les pulsions haineuses, dès lors sans autres issues que celles de surgir en explosions.

- l'enfant n'est plus le fruit de la nécessité, il est devenu l'aboutissement d'un projet parental, avec comme conséquence un risque bien réel par lequel on passe de l'autorité parentale assise sur la transmission à l'autorité du chef. Le chef se passe de la délégation ou ne s'y réfère plus. D'où la tentation de séduire pour gagner sa place de chef. Ceci induit à recourir aux recettes à défaut de récits, récits sur lesquels s'appuie la transmission généalogique. Ces remarques ont un écho clinique bien actuel.
- c'est un savoir "compétent" au sens performant du terme que les parents recherchent en méconnaissant leur propre savoir. Martine Lerude attirait notre attention sur cette incapacité actuelle des parents à prendre appui sur un savoir qui ne soit pas de connaissances. Méconnaissance de leur propre histoire et de leur inconscient au profit d'un savoir pseudo-scientifique d'expert. L'effet qui en résulte participe à une hypertrophie de la clinique descriptive du "trouble" effaçant la clinique du sujet, de l'énonciation.
- l'autorité n'est pas à confondre avec le pouvoir, l'autorité ne se décrète pas, elle "ex-siste" au sujet et lui vient d'un tiers terme. Ce tiers terme ne se résume pas à l'autorité paternelle. Ce serait sinon le père du "roman familial", père imaginaire que foment la névrose infantile permettant d'éviter la confrontation au réel de la castration et de la mort, grande refoulée de notre époque.

Il y aurait beaucoup d'autres points à évoquer venant de ces journées de Chambéry mais je me limiterai à ces quelques énoncés en terminant sur ce "tiers terme" qui caractérise l'autorité. L'autorité est délégation et relie à une instance absente mais représentée, elle est en lien avec de l'institué. Elle est chevillée avec ce qui nous relie, à travers le temps, à la fondation, à travers un récit. L'autorité a une capacité renouvelante, inscrite dans son étymologie, autorité a pour racine augere qui signifie augmenter. Il y a donc un lien direct avec une capacité créatrice portant sur les actions des vivants. C'est sans doute très loin du champ sémantique qu'elle évoque pour un grand nombre de nos contemporains, pour lesquels elle équivaut souvent à l'arbitraire d'un pouvoir anonyme et persécutant comme le remarquait Charles Melman.

J'évoquais l'ombilic, métaphore freudienne nommant ce réel bien présent dans les associations du rêveur, désignant la défaite du sens devant le surgissement d'un "caput mortuum". Vie, mort, origine, tressées en une spirale où les associations s'arrêtent, indécidable de sens sans cesse rejetés à la périphérie d'un noyau inatteignable. Sur cette périphérie s'inscrivent en lettres

chiffrées ce qui du désir nous hante, le non-réalisé, ce qui n'a pas eu lieu, la rencontre manquée, comme au fond de la gorge d'Irma pour Freud dans son Interprétation des rêves. Le nouage de l'individuel au collectif n'est pas figurable, ce ne sera jamais qu'un nœud de langage, enserrant l'objet d'un sujet que Lacan nous a appris à considérer comme sans substance propre, excentré, courant comme le furet du désir entre les mots et à notre chair défendante. La famille participe à une fiction nécessaire qui nous voile la place vide de l'objet primordialement refoulé, celui qu'il nous a fallu céder pour nous situer au champ de l'Autre. Nous sommes d'abord les "résonateurs", de ce que nous avons pu incorporer de paroles vivantes. En nous "raisonne" cette logique à l'œuvre que sous-tend un processus de pensée inconscient. Ce discours a sa logique, logique des identifications et des places qui ne serait possible sans la distinction des générations. Il faut être fils ou fille de. Ordonner les générations c'est aussi régler les règles de l'alliance, introduire un impossible par l'introduction de l'interdit de l'inceste. Quelques en soient ses variations culturelles l'interdit est toujours présent, sans que l'auteur réel en soit nommable. Comment le sujet contemporain rencontre-t-il cet interdit, et avec quelle représentation de la famille ? Ce n'est pas l'anthropologie qui nous le dira même, si son analyse peut nous indiquer quelques lignes de force, ou de failles selon les types de discours et l'usage qui en est fait pour tenter d'éclairer la clinique...

Vieux débat du dialogue parfois de sourds entre le discours de l'anthropologie et celui de la psychanalyse...nous n'arriverons pas à faire régner l'harmonie entre elles. Le réel, ce lieu où s'ombilique le désir inconscient à l'œuvre dans la machinerie du rêve, nous en empêche.

Si Freud bordait ce réel par des mythes "pour donner forme discursive à quelque chose qui ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité" et que pour dire celle-ci "il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même" (je cite ici Lacan dans une conférence de 1953, intitulée "Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et Vérité dans la névrose") il n'en fut pas de même pour Lacan. Lacan nous propose une interprétation moins triomphante du mythe, j'en retiens subjectivement quelques phrases : *"tout le schème de l'Oedipe est à critiquer"* ou encore *"c'est la mort imaginaire et imaginée qui s'introduit dans la dialectique du drame (je souligne le mot drame) Oedipien, et c'est d'elle qu'il s'agit dans la formation du névrosé, et peut-être jusqu'à un certain point, dans quelque chose qui dépasse de beaucoup la formation du névrosé, à savoir l'attitude existentielle caractéristique de l'homme moderne"*. Voilà donc ce tiers terme évoqué il y a peu quant à la source de l'autorité nouée inextricablement à la question de la mort. Le refoulement massif dont elle fait l'objet a des conséquences : idéal de jeunesse et de performance inlassablement entretenues et imaginaires régénérées, promotion sociale de l'enfant du désir ayant comme principal raison d'exister l'épanouissement affectif et la survivance de ses parents (serait-ce forcer le trait que d'en citer pour preuve la revendication

sans cesse répercutée de "droit à l'enfant"?) Le mythe de l'enfant-roi est certes une mauvaise fable, derrière cette fable c'est d'un enfant fantasmatique qu'il s'agit, celui que peut fabriquer le projet parental évoqué un peu plus haut. Cet enfant réactualise ce que Freud nomme le narcissisme primaire, *"il existe aussi devant l'enfant une tendance à suspendre toutes les acquisitions culturelles dont on a extorqué la reconnaissance à son propre narcissisme, et à renouveler à son sujet la revendication de privilèges depuis longtemps abandonnés"* (Pour introduire le narcissisme, O.C. XII p.234). Part obscur du désir d'enfant lorsqu'il est livré à l'individu seul, qu'il soit femme ou homme. Il peut saper les soubassements de la culture, nomination sublimée de ce que nous appelons plus platement "le social". Projet programmé de désir d'enfant peut prendre la forme d'un droit de l'individu, un homme n'aurait-il pas le droit de faire des enfants tout seul et avoir ainsi le droit de se faire reconnaître la possibilité d'une gestation par autrui? *"Ce qui se profile là, nous dit Françoise Héritier, est un danger contre lequel l'espèce humaine s'est toujours prémunie: une société sans recours à l'altérité pour créer du lien social."* (La Revue Lacanienne n°8, p.35). Il faut ici évoquer une thèse forte de Gauchet dans l'article déjà cité, qui se relie à sa vision de la famille actuelle: *"la famille nous dit-il est devenue un refuge contre la société et en particulier vis-à-vis des enfants, une institution de protection contre les contraintes de la vie sociale en général"* et un peu plus loin *"il y aurait antinomie entre le fonctionnement des valeurs dans le cadre familial et dans le cadre social...cette nouvelle famille n'est pas faite pour qu'on y échappe"*. Les nombreux conflits dont témoignent les enseignants avec des parents restant aveuglés des écarts de leur progéniture, le gavage des enfants, sans parole adressée (au sens fort, c'est-à-dire celui qui reconnaît une place singulière) d'objets superflus, qui entretiennent une demande toujours déçue, pourraient souvent en témoigner. Je suis moins certain cependant que la famille fasse si souvent office de "refuge". Les parents en déliaison sociale ou familiale sont actuellement légions, et la vie quotidienne dans les familles dites monoparentales (mais peut-on encore parler de famille) expose trop tôt et trop fréquemment les enfants aux amertumes et aléas de leur tuteur, le plus souvent leur mère seule. La période dite de latence préadolescente est bien mise à mal au nom d'une liberté d'expression qui a pris le "mors aux dents". La crudité d'une sexualité perverse, instrumentalisant l'autre, règne. Qu'il suffise d'évoquer la banalisation de plus en plus précoce chez les adolescents des smartphone et autres instruments preneurs d'images pour y faire monstration d'une jouissance prise sur l'autre.

Dans son texte nommé "La troisième", au travail dans notre Association depuis l'année dernière, Lacan a cette expression : *"il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est à dire nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant"*. Le prolétaire, se définit selon Saint-Augustin comme *"celui qui n'est considéré utile que par les enfants qu'il*

engendre". Pour lesquels, dans la Rome antique, n'importait que la capacité d'engendrer des citoyens de dernière classe afin de fournir la main d'œuvre de l'esclave. Proles est le nom collectif de l'ensemble des enfants, ensemble sans distinction, enfants sans lignages, ne répondant qu'à leur seul nom, n'est-ce pas cela l'Individu modèle de notre post-modernité, figure du "Travailleur" dans un monde où l'économie règne en discours? Par les temps de déliaison qui règnent cette déclaration de Lacan ne doit-elle pas trouver un écho?

Il ne faut sans pas pousser le trait et gardons-nous d'adopter un discours prophétique. La psychanalyse n'a jamais été et ne sera jamais dans la prédiction. Les récits singuliers des sujets en analyse témoignent de l'inanité d'une telle tentative. Il en reste néanmoins que se pencher sur la famille contemporaine c'est aussi se pencher sur le lien social et le ou les discours qui l'ordonnent. Gageons que ses journées nous aident à mieux poser nos balises dans une "maison" (oikos, à la racine du mot économie, en grec, signifie la maison patrimoniale) où règne un beau désordre.